

d'humeur gaie, et Tiomane recueillait à l'occasion quelque encourageant sourire, une de ces saillies aimables qui lui rappelaient l'indulgence de jadis.

— Elle eût payé ces moments-là de sa vie.

Parfois aussi la barque du consulat emmenait les fillettes, sous la surveillance d'Elli et de Kifos, par la baie, le long de ce rivage ravissant. Tiomane avait gardé le goût de la mer et des bateaux. Et puis, l'absence de Mademoiselle était un si grand soulagement !—D'autres fois encore, toujours sous la garde du ménage grec, on allait au *Bezestein*, (quartier turc) : qu'elles étaient amusantes, ces ruelles bordées de boutiques si pittoresques !

Mais, plus que tout cela, elle adorait les courses libres par les vastes et magnifiques jardins du consulat. Sa vigoureuse nature avait besoin d'exercice. Tandis que la frêle Maritza se faisait promener en chaise à porteurs, toujours à l'exemple de sa mère, sa compagne courait à travers les parterres, sous les orangers. Elle affectionnait une espèce de pavillon, mi-partie grec et italien, qui se dressait vers le milieu de la large avenue en cailloutis. Des colonnes de marbre rose soutenant le toit formaient terrasse, auquel on accédait par un petit escalier dissimulé sous la lambrusque. Quand elle était là, toute seule, sous la voûte uniformément bleue, comme plongée dans un océan de verdure, suivi d'un autre, la mer ! plus bleue encore que le ciel,—il lui semblait vraiment avoir quitté la terre, et ses misères, et ses haines.

Un matin, en arrivant au salon d'étude, Maritza courut à sa compagne et l'embrassa sur les deux joues. Cette tendresse, si inaccoutumée, laissa Tiomane stupéfaite de plaisir.

— C'est une commission de Guillaume, dit Maritza.

Et elle tira de la poche de sa robe de guipuré blanche un papier assez mal griffonné.

— Vois-tu, il m'a écrit, ajouta-t-elle avec un charmant orgueil ; mais oui... il m'a écrit... à moi... et voici ce qu'il y a pour toi ; écoute....

Elle déplia le papier et lut la dernière phrase :

“ A propos, embrasse bien Tiomane de tout ton cœur, entends-tu ? de tout ton cœur, pour son frère Guillaume. . . . ”

Sans trouver rien à répondre, Tiomane fondit en larmes.

La belle journée ! la pauvrete ne se lassait pas de se redire ces quelques mots de souvenir de son ami, venus de France.... Était-il possible ! Quelqu'un songeait donc à elle ! Quelqu'un l'aimait donc !

VIII

Tiomane n'était pas une soumise. Il y avait en elle beaucoup de droiture, un sentiment très net de l'équité, un cœur chaud, une raison précoce qui démêlait déjà les devoirs et les choses de la vie ; mais, en revanche, une fierté native qui se cabrait sous l'offense, une sensibilité d'impressions qui exaltait ses moindres chagrins, une rare puissance d'énergie qui l'eût aisément poussée à la révolte. Seule, la perspicace Mademoiselle pressentait ces combats secrets, ces rebelions étouffées sous la passivité glacée ; seule, elle sentait sourdre les colères sous cette tranquillité guindée, dans les éclairs du regard épeuré, les pâleurs soudaines, les tressaillements,